

Tableau du protestantisme français au début du XXI^e siècle

À mon sens, la première caractéristique du protestantisme français d'aujourd'hui est celle d'une véritable réintégration dans la communauté nationale. Désormais on ne trouve plus guère de polémiste antiprotestant, alors que c'est loin d'avoir toujours été le cas. Avec l'évolution générale de la société, c'est aussi à lier, me semble-t-il, à la présence récente d'une importante minorité musulmane, dont la différence avec l'ensemble judéo-chrétien que composait autrefois la France est immédiatement perceptible. Celle-ci contribue à mettre en lumière les éléments que protestants et catholiques ont en commun, plutôt que leurs différences.

Il me semble même que les protestants jouissent, au moins chez une partie des journalistes, d'une certaine sympathie, ceux-ci leur attribuant parfois des qualités morales flatteuses. Ainsi, par exemple, l'hebdomadaire américain *Newsweek*, s'interroge en novembre 1997 sur les raisons de la popularité de Lionel Jospin ; il énumère un certain nombre de points d'ordre politique et conclut : « Et puis, il est protestant, ce qui, dans l'imagination des Français, symbolise l'honnêteté¹. » Je ne sais pas si le protestantisme symbolise l'honnêteté pour la plupart des Français, mais ce journaliste de *Newsweek* le croit. On trouve même des remarques de ce type dans un journal un peu frivole comme *Elle*. Dans son numéro du 11 juin 2007, cet hebdomadaire publie un article humoristique qui traite de la « crise de la quarantaine » chez les femmes. L'auteur, Alix Girod de l'Ain, y expose tout ce qui assaille les femmes de 40 ans et dit qu'il lui arrive de faire de la provocation vis-à-vis de son mari pour qu'il se rende compte de ses problèmes. Or voilà comment elle décrit son mari :

« Mon mari, je ne sais pas si j'ai déjà eu l'occasion de vous parler de lui. C'est un être de lumière, d'une patience infinie. Il y a quelque chose de biblique dans sa façon calme et digne d'aborder les choses et les gens, qui l'entourent². »

Or quelques lignes plus bas on apprend... qu'il est protestant. Certes elle le critique un peu – dans *Elle* on ne peut pas faire moins –, mais c'est tout de même une description sympathique. Par ailleurs les stéréotypes défavorables ont pratiquement disparu de la presse française. Et ce qu'on trouve encore, parfois,

1. *Newsweek*, du 12 octobre 1997, p. 20, col. 2 ; article de Judith Warner.

2. *Elle* du 11 juin 2007, p. 83, col. 3.

ce sont plutôt des maladresses. Ainsi *Le Monde* du 3 septembre 1998 qui décrit les habitants du sud du Tchad comme « chrétiens ou protestants », ce qui laisse supposer que les protestants ne sont pas chrétiens. Mais il s'en excuse peu après³.

Pour traiter mon sujet j'aborderai successivement trois points. Tout d'abord, je ferai une description rapide de la communauté protestante. Puis j'évoquerai les Églises et la vie religieuse. Enfin je m'intéresserai à la place des protestants dans la Cité, et donc dans la vie politique.

Comment décrire la communauté protestante ?

En ce qui concerne son importance numérique, on peut utiliser les sondages et, plus particulièrement, comparer un sondage de 1995 et un autre de 2006. Le premier est très précis, et ses questions ont été élaborées par trois sociologues de la religion⁴. On demande tout d'abord : « Quelle que soit votre religion d'origine, pouvez-vous me dire de quelle religion vous sentez-vous le plus proche ? ». Alors, 3 % des Français affirment qu'ils se considèrent comme « proches du protestantisme » (soit 1,7 million de personnes) ; tandis que 1,9 %, (soit 1,1 million) se déclare « protestants ». En 2006⁵, on pose la même question, mais pas tout à fait aux mêmes personnes, puisqu'on se limite aux plus de 18 ans. Et là c'est 4 % de la population française de plus de 18 ans qui se déclare « proche du protestantisme » ; ce qui correspond à un total d'environ 2 millions à 2,4 millions de personnes (selon l'évaluation que l'on fait de la taille des familles). Or ces personnes qui se sentent « proches du protestantisme » sont assez bien renseignées sur lui parce que 60 % sont capables de dire à quelle sensibilité protestante elles s'identifient : 35 % pour le protestantisme « historique » (réformé et luthérien), 25 % pour le protestantisme évangélique, etc. En 2006 je n'ai pas le chiffre précis des « protestants » au sens strict du terme (dans ce sondage) ; mais les Églises disent connaître 1,1 million de fidèles (ce qui révèle là aussi une légère progression), et correspond aux pratiquants plus ou moins réguliers.

Au total, ces chiffres révèlent donc un petit accroissement pour le groupe des « protestants et proches du protestantisme » : puisqu'il passe de 3 % à 4 % en 10 ans. Ce n'est pas considérable, mais ce n'est pas non plus tout à fait négligeable. De plus, cette petite attraction pour le protestantisme n'est probablement pas récente parce que, depuis la fin du XIX^e siècle la France a accueilli un grand nombre d'immigrants, mais très peu d'entre eux venaient de pays protestants. Entre 1880 et 1970 ce sont surtout des Belges, des Polonais, des Italiens, des Espagnols et des Portugais. Depuis 1970 ils sont plutôt originaires d'Afrique du Nord, d'A-

3. *Le Monde* du 13-14 septembre 1998.

4. Pour plus de précisions, consulter Philippe Wolff (dir.), *Les protestants en France, 1800-2000*, Toulouse, Privat, 1^{ère} édition 1977, (seconde édition 2001 sous la direction d'André Encrevé) ; voir surtout la postface de la seconde édition rédigée par André Encrevé, p. 203-246.

5. Voir *Réforme* du 25-31 mai 2006, p. 15.

sie et d'Afrique noire⁶. Or aujourd'hui un Français sur quatre a au moins l'un de ses grands parents né à l'étranger. De ce fait, s'il n'y avait pas eu depuis longtemps en France une petite attraction du protestantisme, le pourcentage de protestants aurait inévitablement baissé au sein de la population française.

D'ailleurs, le sondage de 1995 indique que, parmi les protestants et les proches du protestantisme, on compte 44 % de baptisés protestants et 40 % de baptisés catholiques, dont une bonne partie ne sont pas restés catholiques, puisque 29 % d'entre eux se déclarent « protestants ». Ce chiffre de 29 % représente 0,5 million de personnes ; ce n'est certes pas très important, par rapport à au moins 40 millions de catholiques (environ les 2/3 des Français se déclarent catholiques), mais pour le petit protestantisme français, ce n'est pas négligeable.

D'autre part, quand on demande aux sondés de 2006 pourquoi ils se sentent « proches du protestantisme » ils répondent, par ordre décroissant : 40 % parce que les pasteurs peuvent se marier ; 31 % pour sa liberté d'esprit ; 23 % pour la place reconnue aux femmes dans l'Église. Ces précisions sont intéressantes parce qu'en 1995 l'élément d'attraction qui se trouvait en tête était la liberté d'esprit (47 %). En 2006, le plus important c'est la place que les Églises protestantes accordent aux femmes. Cela montre que ces « protestants et proches du protestantisme » s'intéressent à lui pour des raisons plus directement religieuses qu'il y a 10 ans. En effet, la liberté d'esprit c'est une attitude générale, mais cela ne recouvre pas un contenu doctrinal précis, alors que le fait que les femmes puissent être pasteur est le reflet d'une ecclésiologie et donc d'une théologie. Une telle interprétation est confirmée par les autres raisons données par les sondés : 21 % se disent proches du protestantisme par tradition familiale (contre 28 % en 1995) ; mais également 21 % « pour sa façon d'exprimer la foi en Jésus-Christ ».

Cet ensemble correspond bien à l'évolution de la société globale caractérisée par une moindre sensibilité à la tradition familiale et une plus grande sensibilité aux ressources spirituelles et éthiques que présente une religion. Au fond, cela illustre le passage d'une religion par héritage à une religion par choix et une évolution où l'attrait du protestantisme ne se mesure pas seulement par à sa modernité, mais aussi en fonction de son enseignement moral et doctrinal.

Il est donc clair que, comme la transmission d'une génération à l'autre est aujourd'hui loin d'être automatique, il y a actuellement en France un nombre non négligeable de « néo-protestants ». Cela traduit aussi un certain affaiblissement des Églises protestantes « historiques » (luthériennes et réformées) et une croissance des autres composantes. Ce qui modifie le visage du protestantisme français actuel, parce que les protestants « historiques » sont très fortement marqués par l'histoire, la Saint-Barthélemy, la révocation de l'Edit de Nantes, les dragonnades, les galériens pour la foi, les persécutions réclamées et approuvées par l'Église catholique, etc. Longtemps cette prégnance du passé huguenot a eu des conséquences importantes sur certaines attitudes, et notamment sur les choix

6. Pour l'Afrique noire, où l'on compte a peu près autant de protestants que de catholiques, on peut penser qu'une partie des immigrants sont protestants.

politiques. Mais comme désormais les « huguenots » sont proportionnellement moins nombreux qu'autrefois au sein du groupe des protestants français, le visage de l'ensemble du protestantisme français en est quelque peu modifié. Il reste que cela n'accroît pas l'attrait de l'œcuménisme institutionnel : en 2006, 58 % des sondés souhaitent que les relations entre protestantisme et catholicisme (et non pas entre protestants et catholiques) soient plus étroites, alors qu'en 1980 un autre sondage en dénombrait 69 %. D'autant qu'en 2006, plus les sondés sont jeunes, et moins ils sont favorables à l'œcuménisme institutionnel. Ce qui est probablement à mettre en relation avec les réserves que provoque chez les protestants l'action des papes Jean-Paul II et Benoît XVI, alors qu'ils comprenaient mieux celle de Jean XXIII ou de Paul VI.

En ce qui concerne la morale, les résultats du sondage de 1995 sont conformes à ce qu'on attend en général : les protestants sont plus rigoristes que les autres Français. En effet, 47 % des sondés considèrent la fraude fiscale comme une faute morale (contre seulement 32 % des Français en général) ; 38 % regardent l'excès de vitesse en automobile également comme une faute morale (contre 20 % des Français). De même le fait d'accepter de l'argent en l'échange d'un contrat, ou le vol dans un grand magasin, sont plus sévèrement jugés par les protestants que par l'ensemble des Français. Toutefois en matière de morale sexuelle, ils admettent sans problème la contraception, et ils sont à 80 % favorables à la loi Veil qui autorise l'I.V.G. sous certaines conditions. De plus, ils sont 59 % à considérer l'avortement comme une affaire personnelle. Le primat de la conscience individuelle semble donc encore à l'ordre du jour chez les huguenots.

Enfin, ces sondages entérinent les changements de la composition socio-professionnelle de la communauté protestante. On remarque, ainsi, une quasi disparition du groupe des agriculteurs : le sondage n'en recense plus que 1 %. Or pour le protestantisme français c'est une très profonde mutation. En effet, au début du XIX^e siècle les ruraux rassemblaient de l'ordre de 80 % du groupe protestant ; et au début du XX^e siècle les « bastions » ruraux du protestantisme faisaient encore une partie de sa force. Certes, cette évolution est parallèle à l'évolution de la société française (où les agriculteurs ne représentent plus que 4 % de la population active). Il reste que la très forte régression de groupes compacts comme ceux des Cévennes, du Poitou, du Vivarais ou du Dauphiné par exemple, modifie l'image générale des huguenots et, surtout, accentue leur caractère minoritaire. Autrefois, dans ces régions, les protestants formaient des groupes perceptibles physiquement, à l'intérieur duquel les huguenots se côtoyaient quotidiennement, alors que c'est beaucoup plus rarement le cas aujourd'hui. Désormais, la plupart des protestants peuvent attendre toute une semaine pour rencontrer d'autres protestants, le dimanche au culte ! Par ailleurs, on dénombre parmi les sondés 18 % de cadres supérieurs et de membres des professions libérales (pour 11 % seulement dans l'ensemble de la société française).

Enfin, en France le protestantisme n'est pas une religion de personnes âgées : la structure par âge est pratiquement identique à celle de la population française. Ce qui est un signe plutôt rassurant pour l'avenir.

Intéressons-nous maintenant aux Églises et à la vie religieuse

Chacun le sait, il y a une seule Église catholique, mais il y a d'assez nombreuses Églises protestantes. Sans les évoquer toutes, je vais signaler quelques-unes d'entre elles et, tout d'abord, la structure générale, la Fédération protestante de France.

Celle-ci est fondée en 1905 pour tenter de rassembler la famille protestante au moment de la séparation des Églises et de l'État. À l'origine, elle ne rassemble que les réformés, les luthériens et les Églises libres, d'origine réformée et qui ont refusé le Concordat au XIX^e siècle. Un premier élargissement a lieu en 1916, avec l'adhésion d'une partie des Églises baptistes. Mais jusqu'aux années 1970 la F.P.F. rassemble seulement des Églises « historiques » ou, tout au moins, présentes en France depuis plus d'un siècle. Le vrai renouvellement apparaît en 1972 avec l'adhésion d'une Église pentecôtiste (l'Église apostolique), et cela révèle que la tendance dite « évangélique » commence à prendre de l'importance. Ensuite, l'élargissement se poursuit et aujourd'hui la F.P.F. rassemble environ 80 % de l'ensemble du protestantisme français. On constate donc un élargissement progressif de la F.P.F., qui correspond à une traduction institutionnelle de l'augmentation du nombre d'Églises protestantes en France.

Aujourd'hui (début 2001) la Fédération protestante rassemble 16 Églises ou union d'Églises ; et aussi 60 associations, qui représentent elles-mêmes environ 500 institutions, œuvres et mouvements (mouvements de jeunesse, œuvres sociales, communautés, comme celle des diaconesses, et divers établissements). L'ensemble regroupe 1120 paroisses, desservies par 1940 pasteurs (dont 200 femmes). La F.P.F. a pour vocation première de contribuer au rapprochement de ses membres et de coordonner leurs actions. Elle assure des services communs (télévision, radio, aumônerie aux armées et aux prisons, relations oecuméniques). Elle a également pour mission de représenter le protestantisme français auprès des pouvoirs publics et des médias. Au fond, elle doit assurer une visibilité au protestantisme français.

Elle rassemble, évidemment, les Églises historiques. Les Églises luthériennes : 250 000 membres, 250 paroisses, 300 pasteurs dont 60 femmes (par « membres », il faut entendre « régulièrement inscrits », évidemment le chiffre de ceux qui se sentent luthériens, ou réformés, baptistes, etc., est plus élevé). Les Églises réformées : 450 000 membres, 455 paroisses, 535 pasteurs dont 90 femmes ; auxquelles on peut joindre l'Union des Églises réformées évangéliques indépendantes : 13 000 membres, 37 paroisses, 40 pasteurs dont 1 femme. Les Églises évangéliques forment, pour leur part, un groupe très diversifié. Parmi les principales, on peut citer l'Union des Églises évangéliques libres de France (56 paroisses, 43 pasteurs et d'où est issu l'actuel président de la F.P.F., le pasteur Claude Baty) et aussi la Fédération des Églises baptistes de France. Mentionnons, également, les diverses Églises pentecôtistes, dont la plus connue est la Mission évangélique tzigane de France (environ 100 000 membres baptisés, 114 lieux de culte, 51 pasteurs). Il est clair que l'ouverture de la F.P.F. à de nouvelles Églises « évangéliques » et pentecôtistes est la principale innovation des dernières décennies.

Naturellement, la F.P.F. ne rassemble pas toutes les Églises protestantes installées en France. En général les Églises qui n'en font pas partie estiment que la F.P.F. accepte un trop grand pluralisme doctrinal. Ce sont des Églises « évangéliques » comme, par exemple, une partie des baptistes, les mennonites, ou l'Alliance des Églises évangéliques indépendantes, qui compte, en 2000, 29 lieux de culte et 24 pasteurs. Comme il ne m'est pas possible de les décrire toutes, je vais prendre l'exemple de cette Alliance des Églises évangéliques indépendantes. Elle est le fruit d'un travail d'évangélisation effectué par la Mission T.E.A.M. (The Evangelical American Mission), organisme missionnaire américain interdénominational (il rassemble plusieurs Églises protestantes), fondé à la fin du XIX^e siècle et installé à Wheaton (Illinois), ville que l'on regarde souvent comme « la Mecque des évangéliques américains ». En effet, rentrant d'un voyage en Europe en 1950 son directeur, David Johnson, déclare : « une personne née en France a moins l'occasion d'entendre prêcher l'Évangile et d'être sauvée qu'une personne née au cœur de l'Afrique »⁷. Comme il regarde, par ailleurs, la plupart des pasteurs à l'œuvre en France comme beaucoup trop influencés par la théologie libérale, il décide d'implanter la Mission T.E.A.M. dans notre pays et les premiers « missionnaires » arrivent en 1952. Ils sont certes Américains, mais ils sont aidés et conseillés par le pasteur baptiste français Jacques Blocher, lui-même très actif au sein du groupe des Églises évangéliques. Ces missionnaires obtiennent leurs premiers résultats en banlieue parisienne à Viry-sur-Seine, où une vraie paroisse s'organise en 1956. Finalement, en 1958 ils constituent l'Alliance des Églises évangéliques indépendantes et la paroisse de Vitry inaugure son temple en 1959. Ensuite d'autres Églises locales s'organisent ou se développent, comme à Orsay, Orly (où un temple est construit en 1964), Morangis, Créteil, Fresnes (un temple y est inauguré en 1972), Chilly-Mazarin, etc. Aujourd'hui cette Alliance regroupe des Églises évangéliques issues de l'œuvre de la Mission T.E.A.M. et d'autres œuvres d'inspiration assez proche. Pour l'essentiel elle est implantée en région parisienne, mais elle possède aussi une Église en Normandie (à Houlgate), une Église à Senlis et 5 Églises dans la région Rhône-Alpes. La plupart des membres de ces Églises ne sont pas des protestants d'origine.

Comment caractériser de façon plus générale cette tendance évangélique ? Toutes Églises confondues, elle rassemble en France de l'ordre de 300 000 protestants, pour environ 100 000 il y a cinquante ans ; elle connaît donc une nette croissance. Outre, naturellement, l'adhésion aux grands principes de la Réforme on peut définir son identité autour de quatre critères : la conversion du cœur, qui doit se traduire par un changement de vie ; le biblisme : la Bible est strictement regardée comme « parole de Dieu », avec parfois (mais pas toujours) une lecture un peu étroite du texte ; le crucicisme : dans la prédication le sacrifice du Fils de Dieu, mort pour le salut du genre humain, joue un rôle fondamental ; et l'activisme : il y a dans leur sein une culture de l'engagement à l'intérieur de la communauté. Par ailleurs dans ces Églises dites « de professants », on entre adulte (et

7. Cité par Vernon Mortensen, *God made it grow*, Pasadena, Willian Carry Library, 1994, p. 736.

non pas enfant), après avoir fait une profession personnelle et explicite de sa foi ; c'est un véritable choix personnel.

Ces divers éléments conduisent les évangéliques à insister sur : l'individualisme religieux (la foi est un engagement individuel) ; la liberté de conscience : sans liberté il ne saurait y avoir de véritable engagement ; le refus du « territorialisme religieux », c'est-à-dire qu'ils n'acceptent pas l'idée selon laquelle une Église pourrait être délimitée par un territoire et à laquelle on appartiendrait de par suite de sa naissance ; cela entraîne, naturellement, le rejet de tout lien entre l'Église et l'État. Les évangéliques s'opposent donc à la possession d'une identité religieuse par tradition, ou de manière héréditaire. Cela leur semble, en effet, une négation de la liberté humaine voulue par Dieu. Pour eux, l'Église apparaît comme une sorte de famille choisie et conviviale, au fonctionnement interne démocratique. En promouvant des Églises de ce type, ils se jugent parfaitement en phase avec le monde moderne (démocratique), ouvert à la concurrence dans tous les domaines et en voie de « mondialisation ». Et ils sont bien décidés à utiliser toutes les méthodes modernes de communication (radio, télévision, Internet, etc.) pour annoncer l'Évangile.

On le voit, le protestantisme évangélique est marqué par une culture de l'engagement personnel. C'est une force, mais cela peut aussi être une faiblesse, parce que cela produit aussi un risque d'émiettement : si l'on est mécontent à propos d'un problème mineur on peut partir fonder une autre Église ! Pour échapper à ce risque, les évangéliques utilisent deux éléments. Leur culture de l'engagement militant, qui leur permet de tenter de dépasser les débats sur des petites questions par la participation à des entreprises communes et, surtout, ils insistent sur une foi fortement normative. En effet, la plupart des Églises évangéliques sont fondées sur des confessions de foi explicites, auxquelles les membres sont invités à adhérer personnellement. Chaque membre est aussi appelé à rendre compte de sa foi, à partir d'une lecture de la Bible, qui est parfois teinté de « fondamentalisme » (acceptation de 5 points « fondamentaux » : la naissance virginale du Christ, sa résurrection corporelle, sa divinité, son sacrifice expiatoire et l'incarnation de l'Écriture). Toutefois on doit noter que les « fondamentalistes » sont minoritaires, parmi les évangéliques. Mais ils adhèrent tous à un rigorisme doctrinal qui peut conduire à un rigorisme moral, voire moralisateur, à l'ascèse personnelle ou professionnelle, mais aussi à l'esprit de service et au militantisme dans l'évangélisation.

Cette rapide description permet de comprendre d'où vient leur succès, fondé sur un mélange d'archaïsme et de modernité. En effet ces Églises parviennent à conserver de l'ancienne « société chrétienne » d'autrefois un discours doctrinal rassurant, tout en adoptant les principes constitutifs des sociétés modernes (autonomie de la conscience individuelle, fonctionnement interne démocratique, etc.).

Le protestantisme évangélique correspond donc à un choix doctrinal. Cela me conduit à évoquer aussi les choix doctrinaux des autres protestants. En effet, dans le protestantisme la recherche théologique tient une place particulière, différente de celle qu'elle occupe dans le catholicisme. Dans le catholicisme, on le

sait, l'institution ecclésiastique et donc en dernière analyse le pape, se charge de définir la doctrine de l'Église. Mais, évidemment, les protestants n'ont pas de pape. Comment font-ils ? Pour le comprendre, on peut partir d'un texte du cardinal Ratzinger (devenu le pape Benoît XVI) qui montre bien que le rapport entre Église et théologie est l'une des différences fondamentales entre protestants et catholiques :

« Luther a supprimé la frontière existante entre enseignement de l'Église et recherche théologique. Un enseignement de l'Église qui est contredit par des évidences exégétiques n'est pas, selon lui, enseignement d'Église. [...] L'évidence de l'exégèse remplace chez lui le pouvoir du magistère, le magistère est celui du docteur et de personne d'autre⁸. »

En écrivant cela, naturellement, le cardinal Ratzinger pense aux 95 thèses de Luther contre les indulgences du 31 octobre 1517, où une évidence exégétique (Romains, 3, 28 : « L'homme est justifié par la foi sans les œuvres de la loi »), le conduit à contester la doctrine de l'Église romaine sur les indulgences. De fait, dans le protestantisme il n'y a pas d'autorité ecclésiastique chargée de définir la doctrine. Celle-ci est définie par l'ensemble des théologiens. Mais cela ne passe pas par des institutions précises, l'autorité de l'ensemble des théologiens s'exerçant sous la forme d'une influence, plus ou moins informelle, et non pas en utilisant les canaux d'une structure hiérarchique. De ce fait, on ne peut pas s'intéresser à l'histoire du protestantisme sans se pencher aussi sur la théologie protestante. Naturellement, dans le cadre de ce petit exposé, je ne peux pas donner beaucoup de détails et je vais donc me contenter de citer quelques théologiens importants. Au XX^e siècle, le théologien protestant le plus notable est le Suisse Karl Barth (1886-1968), qui commence à se faire connaître en 1919 en publiant un commentaire de l'épître aux Romains. Il y propose une théologie très affirmative, qui entend réagir contre la pensée du XIX^e siècle, jugée trop vague, trop proche d'un simple humanisme. En effet, il veut revenir à une dogmatique structurée, fondée sur une étude de la Bible, prise un peu comme un tout, et sans trop se préoccuper de l'exégèse « historico-critique » (datation précise de la rédaction de chaque texte, etc.). Par ailleurs, une partie de son succès vient aussi de ce que K. Barth a été dans les années 1930 l'un des principaux opposants au nazisme. De ce fait, il a montré que pour y résister, on peut lui opposer une théologie structurée, insistant sur un certain nombre de doctrines de base et mettant en lumière qu'elles sont totalement incompatibles avec le nazisme. Toutefois, ensuite, son influence s'estompe peu à peu. De fait, c'est une théologie bien adaptée aux temps de crise, mais les périodes calmes lui sont moins propices.

Ainsi, actuellement, le théologien qui influence le plus le protestantisme contemporain me semble être l'universitaire américain d'origine allemande, Paul Tillich (1886-1965), parce qu'il s'intéresse tout particulièrement à la confrontation entre la religion et la culture contemporaine. Tillich cherche à réinterpréter

8. Cité par Jean-Paul Willaime, *La précarité protestante*, Genève, Labor et Fides, 1992, p. 21.

la doctrine centrale de la Réforme – la justification par la foi –, alors que nous vivons dans un monde totalement différent de celui du XVI^e siècle et que nous ne sommes plus habités (comme l'était Luther) par la crainte de la damnation éternelle. Tandis que nous sommes surtout inquiétés par un sentiment de vide, une sorte de perte de sens de la vie. Pour y répondre Tillich explique qu'il faut prendre exemple sur la méthode des Réformateurs: partir des interrogations de nos contemporains et ensuite montrer comment le message chrétien apporte des réponses pertinentes à celles-ci. Au fond Tillich se préoccupe tout particulièrement de la prédication de l'Évangile dans le monde d'aujourd'hui. Certes, K. Barth l'a fait lui aussi en son temps; mais il s'est surtout attaché à retrouver le contenu central de l'Évangile, sans trop s'intéresser aux modalités de son annonce. Tandis que les « théologies de la culture », comme celle de Tillich, sont au contraire des théologies critiques en ce sens qu'elles cherchent à rénover la prédication du christianisme en l'ancrant, d'une façon ou d'une autre, au sein de la culture contemporaine.

En fait, au début du XXI^e siècle on note surtout une série de recherches théologiques diversifiées, sans qu'on puisse regarder une école comme particulièrement déterminante. Toutefois la pensée issue des écrits de Paul Tillich est la plus influente pour ceux qui ne se rattachent pas à la mouvance évangélique. Mais il est clair, également, qu'en réaction aux différents courants novateurs qui se sont largement exprimés dans les années 1970 et 1980, dans les années 1990 on note un certain retour des courants qu'on pourrait qualifier de « confessionnels », qui mettent l'accent sur les spécificités propres de chaque confession (réformée, luthérienne, baptiste, etc.).

Terminons cette partie par quelques mots sur la vie ecclésiastique. En ce qui concerne les pasteurs, on ne constate pas aujourd'hui de problème de recrutement. Depuis quatre siècles et demi il n'y a jamais eu autant de pasteurs en France: pour la seule Fédération protestante, on en dénombre à l'heure actuelle environ 2 000, contre 750 en 1850. Certes, il y a eu quelques difficultés dans les années 1970 et 1980. Mais depuis 1990 on note une vraie reprise du recrutement. Ainsi, par exemple, on compte dans la seule Église réformée 20 nouveaux pasteurs chaque année – alors qu'on y dénombre un total de 535 pasteurs – dont 50 % de femmes (qui représentent actuellement 22 % du corps pastoral en activité). Par ailleurs, la moyenne d'âge des pasteurs est située entre 40 et 45 ans, ce qui constitue un signe de bonne adaptation au groupe protestant lui-même ainsi qu'à l'ensemble de la société.

D'ailleurs, on peut remarquer que l'un des principaux acquis de la période 1960-1980 est l'accession des femmes au ministère pastoral à part entière. Aujourd'hui, pour l'ensemble des Églises membres de la Fédération protestante, on compte 10 % de femmes (et 15 % dans l'ensemble du protestantisme français); mais il est clair que, progressivement, ce nombre est appelé à augmenter. Cette innovation semble avoir été fort bien accueillie par les fidèles, plus facilement que par une fraction des dirigeants d'Églises. Elle conduit, naturellement, à une modification de la façon d'exercer le ministère pastoral, ne serait-ce que par les congés de maternité que prennent désormais régulièrement les « pasteures »

ainsi que les postes à mi-temps que les « pasteurs » mères de famille demandent à occuper pour être en mesure de se consacrer en partie à leurs enfants. En fait, il est clair que cette féminisation croissante du pastorat correspond à une attente d'une partie de la société d'aujourd'hui, celle qui souhaite un « christianisme de proximité et non d'autorité, un christianisme plus compréhensif que didactique » (J.-P. Willaime⁹). C'est aussi le signe d'une transformation plus générale de la pratique pastorale, qui va dans le sens d'une sorte de décléricalisation du ministère.

D'autre part, on remarque que les femmes participent de plus en plus à l'animation et à la direction des Églises protestantes : selon une enquête de 1985, on dénombre alors 37,5 % de femmes parmi les conseillers presbytéraux en France et en Suisse romande, alors qu'à la même date on ne compte que 16,5 % de femmes dans les conseils municipaux. De plus, certaines femmes parviennent à la présidence d'Églises. Par exemple, entre 1982 et 1988, le conseil synodal de l'Église réformée d'Alsace et de Lorraine est présidé par Thérèse Klipffel, ce qui lui vaut d'accueillir le pape Jean-Paul II dans l'église Saint-Thomas, le 9 octobre 1988, lors de la visite de ce dernier à Strasbourg.

En ce qui concerne les relations œcuméniques, c'est l'œcuménisme à l'intérieur de la famille protestante qui fonctionne le mieux. Ainsi, par exemple, en 1973 la Concorde de Leuenberg, (signée au niveau mondial entre presque toutes les Églises luthériennes et réformées), institutionnalise la pratique de l'intercommunion et la possibilité, pour un pasteur, d'exercer indifféremment son ministère dans une Église luthérienne ou une Église réformée. D'ailleurs, c'est surtout la reconnaissance d'une réalité qui existait déjà. En France, en effet, ces deux familles protestantes sont très proches. Leurs pasteurs sont formés dans les mêmes facultés de théologie (en particulier à Paris et à Strasbourg) et, depuis le début du XIX^e siècle ils passent indifféremment d'une Église à l'autre. De plus, il n'est pas rare que les fidèles choisissent de se rattacher à l'une ou à l'autre Église simplement en fonction de leur lieu de résidence. Si bien qu'en 2007 ces deux Églises ont initié un processus de rapprochement complet, qui devrait conduire à une fusion en 2013. Dans le même esprit, un accord a été signé récemment entre l'Église réformée de France et l'Église anglicane sur la base d'une reconnaissance mutuelle des ministères : désormais les pasteurs peuvent exercer indifféremment dans l'une ou l'autre Église.

Avec les catholiques, la situation est moins simple. Le concile Vatican II avait fait lever des espoirs, mais le pontificat de Jean-Paul II a beaucoup déçu les protestants à ce propos. En raison non seulement de la spiritualité propre à ce pape (son insistance sur le culte des saints, le culte des reliques, les pèlerinage, etc.) mais aussi à cause d'un certain nombre de décisions doctrinales. Par exemple, la bulle *Incarnationis mysterium* (1998) qui remet en honneur les indulgences que les catholiques ont été invités à obtenir à l'occasion du jubilé de l'an 2000 ; ou la déclaration romaine intitulée *Dominus Jesus* (2000), qui dénie aux

9. Dans *Histoire du christianisme*, t. XIII (sous la direction de Jean-Marie Mayeur), Paris, Desclée, 2000, p. 253.

Églises de la Réforme le caractère d'Église et qui réaffirme que l'Église romaine est la seule véritable Église. Evidemment ces décisions (et plusieurs autres) ne sont pas faites pour faciliter l'œcuménisme institutionnel, et on remarque donc surtout un «œcuménisme de terrain». En effet, s'il y a des difficultés entre protestantisme et catholicisme, il y en a beaucoup moins entre protestants et catholiques. Les relations entre prêtres et pasteurs qui exercent dans la même commune sont souvent bonnes et ils n'hésitent pas à prendre des initiatives conjointes dans divers domaines. Il y a aussi des célébrations communes, comme en janvier pour la semaine de l'unité, ou durant la semaine sainte. On remarque également de nombreuses invitations réciproques, avec échange de chaire. Au niveau des personnes les relations sont donc bonnes, voire excellentes, mais au niveau institutionnel les blocages demeurent, ce qui confirme ce que le pasteur Boegner écrivait en 1946 :

«Ce qui maintient et prolonge les séparations des Églises, ce n'est pas ce qu'elles enseignent sur Dieu, sur l'homme, sur Jésus-Christ, sur le salut et la vie éternelle, c'est ce quelles pensent d'elles-mêmes¹⁰.»

Mais quelle est donc la place des protestants dans la Cité ?

En France, les protestants ont longtemps eu la réputation d'être favorables à la gauche. Et il est vrai que sous la III^e République toutes les enquêtes électorales montrent que la grande majorité des protestants votent à gauche. Cela s'explique en partie par l'histoire : tant que le clivage entre la droite et la gauche a été l'acceptation ou le refus de la Révolution française, et donc des Principes de 1789, évidemment les protestants ont voté à gauche, parce que la Révolution leur a donné la liberté et l'égalité. Et aussi, plus profondément, parce qu'ils considèrent que les principes de base de la philosophie des Lumières (dont la Déclaration des droits de l'homme est l'une des expressions possibles) sont parfaitement compatibles avec le protestantisme. Globalement ce choix se maintient très nettement jusqu'à la seconde guerre mondiale. Après 1945, la droite semble bien avoir accepté les Principes de 1789, et donc l'égalité entre tous les citoyens, quelle que soit par ailleurs la religion qu'ils professent. Les protestants ne craignent donc plus pour leur liberté et, pour eux, le choix en faveur de la gauche est moins évident. Ainsi, par exemple, à la veille des élections législatives de 1997 l'hebdomadaire protestant *Réforme* choisit (le 29 mai) de publier côte à côte deux articles (alors que le parti socialiste est dirigé par le protestant Lionel Jospin), l'un du pasteur Guy Botinelli intitulé «Pourquoi je vote à gauche» et l'autre signé par le pasteur Serge Oberkampf, intitulé «Pourquoi je vote à droite». On doit remarquer, cependant, que peu après *Réforme* reproduit une série de lettres de lecteurs critiquant la prise de position à droite de S. Oberkampf, tandis que la prise de

10. *Le problème de l'unité chrétienne*, Paris, Je sers, 1946, p. 154-155.

position à gauche de G. Botinelli ne suscite la publication d'aucune lettre hostile. Comme si le choix d'un protestant, et qui plus est d'un pasteur, vers la gauche semblait naturel tandis que le choix inverse, vers la droite, paraissait critiquable à une partie des lecteurs de ce journal. Il convient donc d'approfondir un peu la question.

Certes, entre 1945 et 1981, les protestants votent moins à gauche qu'autrefois. Mais la période qui suit la victoire de la gauche aux élections présidentielles et législatives de 1981 contraste avec la précédente. Et les gouvernements dirigés par des socialistes entre 1981 et 1993 comptent un nombre non négligeable de protestants, ce qui fait penser aux premières années de la Troisième République. On peut ainsi citer, notamment : Alain Bombard, Gaston Defferre, Georgina Dufoix, Lionel Jospin, Pierre Joxe, Catherine Lalumière, Louis Mermaz, Louis Mexandeau, Nicole Questiaux, Michel Rocard (par ailleurs premier ministre entre 1988 et 1991), Catherine Trautmann. L'essayiste Alain Duhamel, va même jusqu'à parler d'un « moment protestant » à la fin des années 1980. Comme l'explique le journaliste Xavier Ternisien :

« A cette époque, le premier ministre avait envoyé en Nouvelle Calédonie une mission de dialogue composée de plusieurs personnalités dont le pasteur Jacques Stewart, président de la Fédération protestante. Quant au ministre de l'intérieur, chargé des cultes, il avait tenté d'organiser les musulmans de France : un protestant comme M. Joxe était sans doute plus sensible que d'autres au besoin d'expression d'une minorité religieuse telle que l'Islam¹¹. »

Il convient, toutefois, de se méfier des listes de personnes en vue. On peut aussi citer des hommes politiques protestants classés à droite et actifs durant les années 1990, même s'ils sont moins nombreux qu'à gauche ; comme, notamment, Daniel Hoeffel, Renaud Donnedieu de Vabres, numéro deux du Parti Républicain, Jérôme Monod, proche conseiller de Jacques Chirac à l'Élysée, Antoine Durrleman, conseiller d'Alain Juppé lorsque ce dernier est premier ministre. Thierry Breton ou Gérard Larcher.

Il convient donc, plutôt, de s'intéresser au groupe protestant. À ce propos, le sondage déjà cité, daté de 1995 et qui concerne les 3 % des Français se déclarant soit protestants soit proches du protestantisme est à nouveau fort instructif : 40 % des « protestants et proches du protestantisme » sont à gauche et 7 % écologistes alliés alors à la gauche, ce qui donne un total de 47 % contre seulement 33 % à droite. En suffrages exprimés (en ne tenant pas compte des 20 % qui ne se prononcent pas) cela donne 50 % pour la gauche, 9 % les écologistes et 41 % pour la droite. Par ailleurs, l'extrême droite séduit fort peu les protestants : 4 % seulement, alors qu'au premier tour de l'élection présidentielle de 1995 J.-M. Le Pen a obtenu 15 % des voix. De plus, ce sondage montre que les protestants pra-

11. *Le Monde* du 29 octobre 1999, p. 9, col. 1.

tiquants réguliers ne sont pas moins à gauche que les non pratiquants, alors que de nombreuses enquêtes ont révélé que, parmi les catholiques, les pratiquants sont plus à droite que les non pratiquants. Ce sondage nous permet donc de dresser un portrait approximatif des protestants de France : une préférence pour la gauche (moins forte qu'auparavant, toutefois), un refus de l'extrême droite, un goût certain pour les écologistes et une propension des pratiquants à préférer la gauche à la droite nettement plus marquée que chez les catholiques pratiquants.

Ce sondage nous renseigne aussi sur le type de société qui a les préférences des Français proches du protestantisme. En ce qui concerne l'accueil des étrangers, 47 % estiment qu'il faut préserver l'identité de la France en limitant le nombre des étrangers, tandis qu'également 47 % soutiennent qu'en France l'accueil des étrangers fait partie de nos traditions. Mais, tandis que 68 % des sondés de gauche sont d'accord avec cette dernière proposition, il n'y a que 25 % des sondés de droite pour l'accepter. Ce qui distingue à ce sujet ce n'est donc pas l'appartenance au protestantisme, mais le choix politique en faveur de la droite ou de la gauche. Toutefois, les pratiquants réguliers sont plus ouverts à l'accueil des étrangers que les non pratiquants. D'autre part, dans deux domaines symboliques les « proches du protestantisme » font preuve d'originalité : 71 % montrent un fort attachement à la laïcité (contre seulement 50 % de l'ensemble des Français) ; et ils manifestent un assez net rejet des croyances « superstitieuses » : 52 % ne croient « pas du tout » à l'astrologie (seulement 37 % les Français) et 71 % refusent d'accorder crédit à la sorcellerie (52 % pour l'ensemble des Français).

Enfin, un certain nombre de chercheurs qui étudient les élections dans les régions traditionnellement protestantes (Alsace, Cévennes, Poitou, etc.) remarquent que ces régions votent nettement moins à gauche qu'autrefois. C'est vrai, mais cette évolution traduit surtout l'urbanisation massive de la France et, de ce fait, les régions rurales qui servent de base à de telles études, ne peuvent plus être véritablement considérées comme « protestantes ». En effet, c'est une population nouvelle, à mille lieues de la religion et de la culture locale, qui a en général repeuplé ces régions.

Pour conclure sur les choix politiques des protestants français à l'aube du XXI^e siècle, il me semble qu'on peut distinguer trois cultures politiques différentes au sein de la communauté protestante de France. Tout d'abord les protestants d'Alsace qui sont « plutôt à comparer à leurs coreligionnaires de l'Europe du Nord-Ouest [...] beaucoup moins à gauche, mais de plus forte sensibilité écologiste, que les réformés de l'intérieur »¹². Ensuite, les protestants de tendance évangélique, nettement moins marqués par l'histoire, mais sensibilisés par leur redécouverte personnelle de la foi et qui cherchent d'abord à témoigner, à évangéliser, tout en s'intéressant peu à la politique, et en étant plus conservateurs que les autres protestants à ce sujet. Enfin un protestantisme que l'on peut qualifier d'historique et qui reste enraciné dans une gauche qui a d'abord été républicaine et laïque, avant de se teinter de socialisme modéré.

12. Patrick Cabanel, *Les protestants et la République*, Bruxelles, Complexe, 2000, p. 244.

La racine de ce choix pour la gauche modérée étant à rechercher, à mes yeux, dans quatre éléments. Dans leur histoire de minoritaires ayant été persécutés. Dans la théologie protestante qui insiste sur le lien personnel entre Dieu et les fidèles par l'étude individuelle de la Bible, ce qui incite à se faire une idée par soi-même dans tous les domaines et notamment le domaine politique. Dans l'ecclésiologie, fondée sur le sacerdoce universel, qui n'est en rien contradictoire avec les principes de base de la démocratie politique. Dans une spiritualité qui, refusant toute sacralité aux objets, quels qu'ils soient, ne peut admettre une quelconque sacralisation de l'État (contre les marxistes autoritaires et contre l'extrême droite) ou de la fonction politique, fût-elle celle de président de la république (ce qui les éloigne de la conception gaullienne, de l'action dans la Cité).

Et, pour conclure ce rapide exposé, je citerai un texte de Ch. Péguy qui date de 1914, – c'est le dernier texte qu'il a écrit avant de partir pour la guerre et d'y être tué – mais qui me semble encore d'actualité. Péguy raisonne sur les poteaux indicateurs qu'on trouve sur les routes et il écrit :

«Le catholique [...] est un garçon qui arrive sur la route et qui trouve très bon pour lui le poteau indicateur qu'il y a pour tout le monde. [...]»

«Les protestants sont des gens qui font eux-mêmes leurs poteaux indicateurs. Et ils ont chacun leurs poteaux indicateurs. Et non seulement ils les font, mais ils les justifient tout le temps¹³.»

André ENCREVÉ

13. *Notes conjointes sur M. Descartes et la philosophie cartésienne*, Paris, 1924.